



Athénée : Maxime Pascal et son Ensemble le Balcon lors du spectacle «Ariadne auf Naxos» © DR

Dann, et bien sonorisées (si l'on peut dire, dans la mesure où l'amplification n'est ici pas trop gênante). David Charles Abell dirige le tout sans anicroche. Au final, un spectacle gentiment plaisant (et un rien fastidieux).

Don Carlo d'exception

Au Théâtre des Champs-Élysées, la *Don Carlo* prêté de concert par le Teatro Regio de Turin soulève la houle. Un chœur et orchestre survoltés et un plateau vocal optimal emportent l'adhésion sans partage d'un public trépanant. Il est vrai que l'on voit rarement pareille affiche ! Stefano Secco (remplaçant, et avec quel art ! Ramón Vargas déclaré souffrant pour le rôle-titre), Ildar Abdrazakov (Philippe II comme il en est peu, d'un *legato* souverain), Daniela Barcellona (Eboli, au mieux de sa noire vocalité), Ludovic Tézier (Rodrigue puissamment nuancé), constituent un bouquet de voix que peu de maisons lyriques peuvent offrir. Et même pour le rôle épisodique du Moine, planté par un Roberto Tagliavani sombre et profond. Seule Barbara Frittoli, cependant elle aussi déclarée souffrante, présente une Elisabeth parfois flottante. La direction emportée de Gianandrea Noseda se met en phase avec cette soirée électrique, qui confère au chef-d'œuvre de Verdi toute sa force.

Ariane en jeans

Ariane à Naxos se présente à l'Athénée en version dite "de concert". L'intitulé est faux, et semble seulement mis en avant pour éviter d'éventuels retours de bâtons. Car l'opéra de Richard Strauss est bien ici pourvu

d'une mise en scène. Elle est même signée : Benjamin Lazar, en compagnie de sa petite équipe de fidèles. Costumes, gestes et lumières sont donc scrupuleusement spécifiés, si ce n'est que le décor se résume à celui de l'orchestre seul, dans la fosse ouverte et étagé sur des praticables occupant toute la scène. Les personnages de l'action lui donnent la réplique scénique, se faufilant entre les pupitres ou les emmarchements, haranguant ou prenant à partie les instrumentistes. Un jeu très réglé ! au millimètre, quand on sait savoir faire de Lazar en la matière. Les héros de l'histoire et lesdits instrumentistes sont vêtus de façon similaire, façon décontractée et "jeunes" d'aujourd'hui, avec

chemisettes et serges de Nîmes (ou jeans) obligés. Au point que, s'installant par avance sur notre siège, on croit un instant à quelque raccord en attente que les artistes s'apprentent. Une sorte de coquetterie, qui apparemment trompe plus d'un assistant du public. Cette ambiguïté voulue contribue aussi à la séduction du spectacle.

Car il réunit presque tout pour séduire. On ne pouvait rêver cadre plus approprié à cet opéra de chambre que la délicieuse salle de l'Athénée, où chaque son se détache, directement transmissible. Ce qui offre à apprécier les vertus de l'orchestre le Balcon, jeune formation, comme ses constituants, désormais en résidence pour cinq saisons au théâtre ; vertus d'homogénéité, comme d'acuité de chacun des pupitres, sous la baguette enlevée de son chef titulaire, et fondateur, Maxime Pascal. La distribution vocale distille les mêmes qualités d'ensemble et d'individualité. Et encore mieux pour Julie Fuchs, Zerbinette à la colorature infinie, et Anna Destrael, Compositeur irradiant. Léa Trommenschlager dégage quelques duretés et faussetés pour Ariane, alors que Marc Haffner (souffrant ?) étrangle souvent son émission pour Bacchus. Mais le tout, avec les petits rôles confiés également à de jeunes chanteurs, livre un enthousiasmant parfum d'à-propos musical. Reste que l'on se serait bien passé de quelques passages sonorisés, dans le prologue, superflus et encombrants.

Europe Baroque

À l'Oratoire du Louvre, la soprano Erika Escribá Astaburuaga offre un récital à travers toutes les facettes lyriques des XVII^e et XVIII^e siècles. Sont au programme des airs tirés d'opéras de Purcell, Rameau, Haendel, mais aussi Antonio Lites (1673-1747) et Juan Hidalgo (1614-1685), puisque cette chanteuse, habituée des meilleurs ensembles baroques, vient d'Espagne (ce que son nom ne laisserait peut-être pas deviner). Elle dépile ce répertoire en éventail, avec une confondante aisance d'un style à l'autre, une voix lisse tout en étant éclatante et une présence interprétative quasi scénique. Une chanteuse à découvrir sans attendre. Orhan Memed, son accompagnateur habituel, l'entoure des notes d'un clavecin discret.

Pierre-René Serna



Oratoire du Louvre : la soprano Erika Escribá Astaburuaga